

**15 Septembre 1996, le général Massu à Contrexéville,
il est venu honorer la mémoire de ses soldats**

● Libération de la ville en 1944

Contrexéville n'a pas oublié



Le général Massu (à gauche photo ci-dessus) était hier à Contrexéville pour commémorer la libération de la ville qu'il a personnellement commandée le 11 septembre 1944. En compagnie de nombreux anciens de la 2^e DB et du Régiment de Marche du Tchad, il a notamment déposé la stèle élevée à la mémoire des deux soldats tués lors des combats. Pour sa part, le maire, M. Jean Brod, a baptisé « Square de la Libération » la place devant la poste.

● Lire en page Vosges



La prise de Contrexeville

Allocution prononcée devant la stèle consacrée aux deux soldats morts au champ d'honneur

Contrexeville, le 15 septembre 1996.

La libération de votre cité par l'Armée française, voilà 52 ans, s'inscrit dans la chevauchée de la 2^e D.B. de Paris à la Moselle, pour couvrir le flanc sud de l'armée Patton, menacé par le général von Manteuffel et ses Panzer, débarqués à Epinal.

J'étais, à cette époque, le chef du 2^e bataillon du R.M.T. et je commandais l'un des deux sous-groupements du Groupement tactique du colonel de Langlade, le G.T.L., qui lancé par le général Leclerc en tête de sa division, devait foncer le plus vite possible pour obtenir la surprise à l'intérieur du dispositif ennemi. Le général Leclerc nous avait habitués en Afrique à ce type de manœuvre contre les Italiens du Fezzan, dans le Sud lybien. Dans le but de ne pas me laisser accrocher à Andelot, fortement tenu, j'ai passé la Marne sur un pont en peupliers verts, établi par les F.F.I. (en présence du colonel Gravier), qui plia sans se rompre, et me suis enfoncé dans la forêt du Heu, où j'ai retrouvé nos spahis de Roumiantzof, qui m'a annoncé de gros chars ennemis devant nous, pour en sortir en direction de Saint-Blin, Bourmont, où j'ai franchi la Meuse sans m'en apercevoir. Contrexeville devenait le premier objectif important sur l'axe qui m'avait été fixé : je ne pouvais le négliger.

C'est ainsi que ma tête de colonne, constituée depuis nos combats de Normandie par la section de reconnaissance du R.M.T., aux ordres du lieutenant Sorret, arriva le 11 septembre vers 16 heures à Bulgnéville, où Raymond Barthe, chef de trentaine F.F.I., lui fournit de précieux renseignements : "les Allemands ont quitté Bulgnéville ce matin pour se replier dans Contrex, en minant la route D. 164 vers l'orée du bois à l'entrée de la ville. Des abattis de platanes ont été disposés en travers de la route, aux environs du Four à Chaux. Au carrefour avec la rue de Strasbourg, la D. 164 est prise en enfilade par le feu d'armes automatiques et de canons de 20 mm. Pas de poste avancé à Suriauville. Les Allemands campent dans le parc thermal et occupent les hôtels".

Sorret me rend compte par radio et prend Barthe dans sa jeep pour aller se placer dans la forêt de Voivre, en observation de la D. 13 qui conduit de Suriauville à Contrex. De là, ils aperçoivent les quelque 60 Contrexevillois de 16 à 60 ans qui ont été réquisitionnés depuis le matin pour creuser des tranchées aux entrées ouest de la ville. Les sentinelles qui les surveillent envoient Robert Emeraux

couper des branchages pour camoufler ces tranchées. Emeraux dit à Barthe que les Allemands doivent leur rendre leurs papiers en échange de leurs outils devant l'hôtel Cosmos à 17 h 30. Un avion d'observation français contraignait l'ennemi à se cacher sous les mirabelliers.

Averti de tout cela, je décide d'engager immédiatement tous mes moyens par la D. 13, la partie nord de la ville à la 7^e compagnie, le sud à la 5, appuyés toutes deux par la Compagnie d'accompagnement (obusiers de 75, mortiers et mitrailleuses lourdes), l'escadron de chars Sherman et le peloton de T.D. Je ne veux pas jouer de mon artillerie en aveugle sur la ville. Il est 17 h 30.

Le seul survivant de la 7, qui fut l'un des acteurs de cette attaque, présent parmi nous aujourd'hui, le lieutenant Salbaing, se souvient des détails suivants, que votre historien, M. Salvini, lui a permis de compléter : la 7 est commandée par le capitaine Ivanoff depuis que son capitaine Fonde a été blessé devant Paris. Il est environ 17 h 30.

Comme Guigon et sa 1^{re} section se trouvent en tête de la 7^e compagnie sur les chars du 2^e peloton Rives-Henry (12^e R.C.A.) depuis le matin, il attaquera le premier. Le tandem section-peloton fonce par la rue de Suriauville (maintenant la rue du 11-Septembre-1944) vers le centre pour atteindre le plus vite possible la D. 429 qui conduit à Vittel et s'y installe en "bouchon". C'est ce qu'on appelle "attaquer sur l'axe". Arrivé au carrefour de la rue de Metz et de la rue de Suriauville, le jeune Auguste Perreguey, qui s'est engagé à Pierrefitte il y a à peine quinze jours, est malheureusement tué par un tireur allemand se trouvant sur le mont qui relie l'hôtel Cosmos au parc.

La section, suivie du peloton, traverse le parc en direction de la rue de Lorraine. Ils surprennent les soldats qui y bivouaquaient et neutralisent ceux qui ne veulent pas se rendre. Cependant, arrivés au bas du parc, des nids d'armes automatiques tirant des soupoux des caves de l'hôtel du Parc, nous blessent plusieurs hommes dont le sergent-chef Gatinel et le sergent Daïan, ce dernier également engagé à Pierrefitte.

Continuant sur sa lancée, et après un accrochage en haut de la rue de Lorraine, Guigon bifurque sur sa gauche pour venir s'installer sur la route de Vittel. Au cours de ce trajet, les chars de Rives-Henry ont détruit cinq camions ennemis. Immédiatement derrière la 1^{re} section, la 3^e section s'engouffre aussi vers le centre-ville. Mais tandis que le lieutenant Jamot progresse dans la rue de Metz jusqu'à la rue

Ernest-Daudet, où il est bloqué par des tirs en provenance du talus de la voie ferrée et la route de Bulgnéville, le capitaine Ivanoff demande au sous-lieutenant Salbaing, qui a suivi Guigon avec deux chars, de dégager la rue de Strasbourg (maintenant la rue de la Division-Leclerc) qui conduit à la route de Vittel, car les tirs provenant de cette artère interdisent un des principaux carrefours de la ville. En effet, à peine Salbaing a-t-il franchi quelques mètres qu'il est pris à partie par de violentes rafales d'armes automatiques et que des explosions révèlent la présence de canons. Dans ces conditions, il est impossible de faire avancer les chars qui deviennent des cibles trop faciles, et, par conséquent, l'infanterie progressera seule, suivant la tactique de combat de rue : un bond, une rafale de la mitrailleuse de couverture, jusqu'au moment où les voltigeurs peuvent balancer leurs grenades. Le sergent-chef Josef Unterfurner est avec Salbaing qui lui fait entièrement confiance pour sa longue expérience de vieux sous-officier dans la Légion étrangère. Installé avec une mitrailleuse bien calée au sol, il couvrira lui-même la progression, un groupe de chaque côté de la rue. Malheureusement, ce type d'action à la fois efficace et brutal, n'est pas sans risques : de fait, en milieu de parcours, un peu plus loin que l'hôtel des Vosges, le caporal-chef "Charlot" Deconinck, qui assurait le commandement du groupe, s'écroule, atteint en pleine poitrine par une rafale de mitrailleuse. Un peu plus loin, trois de nos hommes sont blessés. Arrivés enfin au bout de la rue, et avec le secours de quelques coups de canon des chars bien ajustés, les nids d'armes sont neutralisés et, rejoint par le reste de la 3^e section, Salbaing se dirige vers la sortie sur Vittel pour retrouver la 1^{re} section. Cette opération se solde par deux Allemands prisonniers et douze tués.

Pendant ce temps, le lieutenant Maret et sa 2^e section se sont avancés sur la droite, dans la rue du Hazau, pour établir un bouchon sur une autre issue vers l'est. Mon plan d'attaque faisait intervenir la 5^e compagnie sur la droite : les sections du lieutenant Gauffre et du lieutenant Berne binôment avec le peloton de chars de l'adjudant-chef Titeux. Tandis que Gauffre descend avec sa section s'installer et occuper la gare, Berne et Titeux nettoient le parc et occupent les sorties sud de la ville, faisant prisonniers au passage deux capitaines allemands. Des témoins se souviennent encore d'avoir vu le char "Provence" du lieutenant Titeux monter la rue de Ligneville. Finalement, le lieutenant Postaire et sa section, accompagnés par la section du

sous-lieutenant Cholley, du 13^e Génie, dégageront la D. 164 pour terminer leur travail le lendemain matin.

Immédiatement derrière la première vague, les unités du deuxième échelon du sous-groupe vont effectuer le nettoyage de la ville jusqu'à la nuit tombante. Alors que de nombreux soldats allemands qui se cachent dans les caves et même dans le souterrain d'un ruisseau canalisé, se rendront le lendemain, d'autres réussiront quand même à s'échapper en direction de Vittel.

Les documents municipaux indiquent que 64 Allemands dont 4 capitaines sont enterrés et on comptabilise environ 500 prisonniers, quoique ce chiffre apparaisse quelque peu excessif.

Satisfait du résultat de ma tardive attaque surprise, je m'installe pour la nuit à l'entrée de Contrexéville où je serai aperçu le matin du 12 près des hôtels du Nord et de Belfort, ainsi d'ailleurs que le général Leclerc.

Tard dans la nuit, d'autres unités du sous-groupe viendront s'installer à la lumière de lampes torches, tant bien que mal, en déplaçant les cadavres gisant à terre avec leurs chars, leurs tank-destroyers et beaucoup d'autres véhicules. Tous sont accueillis avec chaleur par une population dont chaque habitant tient à loger "son" soldat pour la nuit. Certains de nos marins auront même le plaisir de sabler le champagne avec le patron de l'Hôtel du Parc. Quelques heures plus tôt, dans la même salle, celui-ci servait des officiers allemands qui pensaient bien avoir encore une nuit tranquille à passer à l'hôtel ! quant aux unités de tête, elles s'installent pour un repos bien mérité en dehors de l'agglomération sur la route de Vittel. Mais comme elles en ont l'habitude, elles sont loin de la population dont l'accueil amical et chaleureux réjouit les échelons arrière !

Souvenez-vous de nos deux camarades dont les noms sont portés sur la stèle érigée ici-même par la fidélité de la municipalité de Contrexéville.

Originaire de Marçq-en-Barœil, dans le Nord, Charles Deconninck, "Charlot" pour ses compagnons, était légionnaire lorsque survint la défaite militaire de la France en 1940.

Alors au Maroc, il refuse cette capitulation et, tandis qu'il est, avec ses camarades, réquisitionné pour effectuer des travaux publics, il décide de rallier la France combattante incarnée en Afrique par le colonel Leclerc. Il rejoint le célèbre Corps franc d'Afrique, formation qui constituera, avec d'autres unités, le Régiment de Marche du Tchad en 1943.

Charles Deconninck participe à la campagne de libération de notre pays au sein de la 3^e section de la 7^e compagnie du II/R.M.T.

Il est caporal-chef, adjoint à un chef de groupe responsable d'un canon anti-chars.

Réputé pour être un excellent instructeur, incolable sur le maniement des

armes, Charles Deconninck était aussi connu par ses camarades et par ses supérieurs comme un bon vivant, aimé de tout le bataillon.

Le 11 septembre 1944, à Contrexéville, durant une progression dans les rues de cette cité des Vosges, Charles Deconninck est frappé mortellement en pleine poitrine. Il avait 35 ans.

Il fut cité à l'ordre du Corps d'Armée en ces termes : "Gradé courageux et plein de sang froid, a trouvé une mort glorieuse au cours de l'engagement du 11 septembre 1944 à la tête d'une patrouille".

Combattant d'un haut niveau et résistant de la première heure, le caporal-chef Deconninck est une figure marquante de l'épopée du Régiment de Marche du Tchad. Il est un exemple glorieux des sacrifices accomplis par les "Gars de Leclerc" pour rendre à notre pays sa liberté et son honneur.

Le soldat Auguste Pereguy était originaire de la Drôme. Il venait de s'engager à Paris. Il a été cité à l'ordre du Corps d'Armée à titre posthume en ces termes : "Soldat courageux, tué à l'engagement du 11 septembre 1944 alors qu'il attaquait avec son groupe une résistance ennemie".

Les journées du 12 et 13 septembre allaient nous offrir de nouvelles occasions d'accrochages sévères et victorieux avec les Allemands, à Vittel, Dompierre, Damas, mais aussi nous faire souffrir cruellement, car nous y avons laissé de merveilleux soldats et camarades, tels que les lieutenants Gauffre, Guigon et Larsen.

Toutefois, nous approchons pas à pas de notre objectif, Strasbourg, vers lequel le général Leclerc nous avait tendus depuis Koufra (mars 1941).

MASSU.

